

C'ÉTAIT EN L'AN 1779

Goethe gravissait la dent de Vaulion

L'auteur déjà célèbre de « Werther », frère spirituel et nostalgique de René, de Chateaubriand avait 30 ans lorsqu'il vint, à l'instar d'autres illustres voyageurs, visiter notre pays pour y puiser des impressions neuves qu'il a consignées dans ses « Souvenirs de Voyage ». Mais on n'en était pas encore au temps où les voyageurs partaient à la conquête des sommets des Alpes jugés alors inaccessibles. C'est pourquoi Goethe, en parcourant nos régions, s'est contenté d'escalader l'un des sommets les plus connus du Jura, la dent de Vaulion.

Après avoir parcouru à cheval, venant des Rousses, toute la vallée de Joux avec un compagnon dont il ne cite pas le nom, il s'est arrêté au Pont où il a fait la débridée, et là, a pris un guide pour le conduire à la dent de Vaulion. La description qu'il donne de là-haut est intéressante à plus d'un titre ; il y manifeste en passant, à la manière de Rousseau, une certaine aversion à l'égard des potentats de ce monde. Mais laissons-lui la parole :

« Dans un ciel clair et serein, toutes les hautes chaînes de montagnes étaient visibles. Une mer de brouillard qui s'étendait depuis Genève jusqu'au nord, à l'horizon, recouvrait toute l'étendue. De cette nappe de brumes émergeait toute la lignée des sommets aux neiges et glaces éternelles, sans distinction de noms, de peuples et de princes, eux qui étaient assez vains pour croire qu'ils les possédaient, alors qu'ils n'étaient soumis qu'à un seul et grand Seigneur et aux regards du soleil qui les rougissait magnifiquement. En face de nous, le Mont-Blanc paraissant le plus haut : venaient ensuite les chaînes de glace du Valais et de l'Oberland, et, pour finir, les sommets plus bas de la Suisse centrale fermaient l'horizon ; à gauche, au loin, on apercevait les montagnes de Soleure ; plus près, celles de Neuchâtel, et, devant nous, quelques sommets plus bas du Jura. En dessous de nous, l'on voyait quelques maisons de Vaulion à qui appartient la Dent. En fin d'après-midi, la Franche-Comté avec ses montagnes boisées, barrait l'horizon du côté de l'ouest. »

« En dessous de la Dent se trouvent Vallorbe et sa vallée d'où l'on peut voir sortir l'Orbe des rochers et refaire avec elle, en pensée, le chemin souterrain parcouru. Nous nous séparons à regret. Si nous étions restés plus longtemps, la mer de brouillard se serait dissoute, et nous aurions pu alors apercevoir tout le pays de Joux. Mais c'était mieux ainsi : pour que la jouissance fût parfaite, il fallait que l'on désirât encore quelque chose. En descendant, la Vallée, jusqu'au lac des Rousses, s'étendait dans sa clarté. »

Goethe, avec son compagnon, remonta à cheval au Pont et empruntent la route, côté est du lac, conduisant à

l'abbaye de Joux qui, nous dit-il, est maintenant un village, mais qui, autrefois, était une résidence religieuse possédant toute la vallée. Les moines en furent chassés à l'époque de la Réformation.

BONNES INSTRUCTION ET MŒURS...

L'auteur de « Götz von Berlichigen » fait peu après halte dans une auberge du Brassus et prend soin de s'y renseigner sur les occupations des habitants de la Vallée qui ont « une bonne instruction et de bonnes mœurs ». Ils exploitent les bois, « coupent des douves pour les tonneaux de pin, fabriquent des seaux, des cuves et toute sorte d'autres vases en bois. »

« A part le bois, ajoute-t-il, ils s'occupent de l'élevage du bétail : ils sont actifs, et une motte de terre a pour eux une grande valeur. » Goethe déclare avoir vu l'un des habitants transporter le trop-plein de terre provenant d'un creux pour boucher d'autres trous du même pré. Il y a aussi beaucoup de polisseurs de pierres qui travaillent pour les Genevois et autres commerçants. Femmes et enfants sont aussi employés au polissage des pierres.

L'illustre voyageur émet également des appréciations sur les maisons qui sont bâties solidement et proprement : forme et structure répondent aux besoins de la contrée et de ses habitants qui, d'après ce qui précède, ne s'adonnaient pas encore à la fabrication de l'horlogerie. Une fontaine coule devant chaque maison qui respire le bien-être.

Mais ce que Goethe loue par-dessus tout, ce sont les chemins magnifiques dont l'État de Berne s'occupe de l'entretien. Tout autour du lac, il y a une route, pas extrêmement large, mais bien entretenue. Les habitants peuvent tous se livrer au commerce avec la plus grande facilité et quitter leur domicile avec de petits chevaux et des voitures. L'air y est très pur et sain.

Ce tableau élogieux de l'industrielle activité des habitants de la Vallée qui, certes, n'ont pas démerité depuis lors, valait d'être relevé, émanant du plus célèbre des écrivains de l'Allemagne moderne.